

Cécile conduit sa voiture avec nervosité. Elle a été réveillée très tôt par le téléphone. La voix de Marie-Pierre était grave. Il y a un incendie au camp des Roms près de l'autoroute. Cécile n'habite pas très loin. À peine cinq minutes pour arriver sur le plateau qui domine la petite ville de Bry-sur-Marne. Le camp est situé en contrebas de l'autoroute A4 dans une zone de friche. Les Roms ont construit des cabanes incertaines avec des planches, des tôles et des bâches plastiques de récupération. Marie-Pierre avait dit que cela finirait par brûler.

Lorsque Cécile arrive en vue du camp, une fumée noire s'élève de plusieurs cabanes. Un policier lui dit de s'arrêter, il ne faut pas gêner les secours. Cécile se gare. Depuis trois ans, elle vient ici pour s'occuper d'une famille bosniaque qui a fui la guerre de Yougoslavie. Il y a Mélina, Zifa, sa petite fille de dix ans, et Adémir, le frère de Mélina. Dans ce camp presque exclusivement composé de Roms originaires de Roumanie, ils sont un peu à l'écart.

Leur cabane se situe près d'un bosquet d'acacias. Au-delà des arbres, c'est un grand parterre de gazon qui commence. Il appartient au grand building de verre de l'hôtel Sofitel qui se dresse un peu plus loin. Personne ne s'aventure sur cet espace impeccablement entretenu, car il serait vite expulsé. Plus loin

encore, c'est le centre commercial où les Roms trouvent dans les poubelles de quoi construire leurs cabanes : vieux meubles au rebut, bâches, tapis, etc. et aussi de quoi se nourrir, avec les aliments périmés qui y sont jetés.

Cécile remarque immédiatement que la grosse fumée semble venir du bois d'acacias. Elle tente de forcer le passage.

« Je suis assistante sociale. Je m'occupe de personnes habitant dans ce camp.

– Vous devez avoir du boulot, avec cette bande de loques », dit un policier en rigolant.

Cécile ne relève pas le propos, elle a l'habitude, et comme elle n'exerce plus depuis des années, elle serait bien ennuyée si l'officier lui demandait un justificatif. Cécile aperçoit Marie-Pierre qui vient vers elle, bouleversée. Cette femme de soixante-dix ans fait partie du Secours catholique. Tout le monde la connaît ici, et les policiers l'ont laissée passer. Elle a les larmes aux yeux, elle prend Cécile par la main et l'entraîne vers l'incendie. Un policier soulève la bande de plastique jaune sans faire de commentaire. Bientôt, Cécile voit les pompiers qui arrosent deux cabanes contiguës, dont il ne subsiste qu'un amas fumant.

« Mélina et Zifa sont vivantes mais brûlées aux mains et au dos, explique Marie-Pierre. Le SAMU vient de les emmener à l'hôpital Mondor à Créteil, au service des grands brûlés.

– Et Adémir ? lui demande Cécile.

– Je ne sais pas, personne ne l'a vu. »

Les deux cabanes ont entièrement brûlé. L'une était habitée par Mélina et sa fille, l'autre par son frère Adémir. Pour l'instant, ils ne peuvent pas faire grand-chose. Cécile est désespérée et Marie-Pierre tente de la reconforter.

Cécile est comme figée devant le spectacle de ces cabanes effondrées. Un peu plus loin, les gens du camp regardent sans un mot. Les visages sont fermés, sans expression. Cécile se

demande si l'incendie n'est pas une vengeance de leur part. Mélina et son frère n'ont jamais été intégrés dans le camp. Ils sont musulmans, et les Roms catholiques. Qu'y a-t-il derrière ces figures impassibles ? De la haine, de la compassion ou du découragement ? Cécile chasse ces pensées qui ne mènent à rien. L'urgence, c'est d'aller à l'hôpital Mondor pour voir Mélina et Zifa. Marie-Pierre reste sur place dans l'immédiat, elle viendra plus tard.

Cécile reprend la route vers Créteil. Après tout, l'incendie est peut-être dû à un accident. Pourquoi chercher plus loin ? Souvent, une simple bougie suffit, ou un réchaud à gaz qui tombe et embrase tout en quelques instants et comme il n'y a pas d'eau dans le camp, c'est vite la catastrophe. Chacun doit se débrouiller avec les moyens du bord. Mélina est arrivée en France il y a une quinzaine d'années. Elle a vécu dans plusieurs camps de la région parisienne : Gagny, Montfermeil, qui ont fini par être détruits. Finalement, elle s'est installée ici, à Bry-sur-Marne. Au début, les Roms avaient des caravanes, mais à la suite de l'incendie de l'une d'entre elles, tout a été démantelé et de grandes buttes de terre interdisent leur retour. Ceux qui sont revenus peu à peu ont dû construire des cabanes avec ce qu'ils ont pu trouver sur place. Marie-Pierre était venue leur donner un coup de main et avait demandé à Cécile de l'aider. Comme elles sont amies de longue date, elle n'avait pas hésité. Cécile se souvient de son étonnement. Elle passait près du camp presque tous les jours et ne l'avait jamais remarqué. Un simple rideau d'arbres le cachait de la route et bon nombre d'habitants du coin devaient ignorer son existence. Cécile avait tout de suite sympathisé avec Mélina. Elles ont le même âge. Son frère, Adémir, avait fait du bon travail avec les moyens du bord. L'hôtel Sofitel avait renouvelé son mobilier et jeté aux ordures un stock de tables, de chaises et de placards juste à l'arrière du bâtiment. Tout le monde dans le

camp s'était servi pour construire tant bien que mal un abri pour sa famille et Adémir avait réussi à bâtir deux cabanes relativement vivables.

Cécile arrive en vue de l'hôpital Henri Mondor. Il lui a fallu près d'une heure pour traverser la banlieue qui, à cette heure matinale, se transforme en un gigantesque embouteillage. Si ce n'était pas l'urgence de voir Mélina et Zifa, elle n'y serait certainement pas allée. Trop de mauvais souvenirs. Son ex-mari y travaille toujours et la perspective de le croiser ne l'enchantait pas. Elle a tiré un trait sur cette partie de sa vie. En tant qu'assistante sociale de l'hôpital, elle avait rencontré toute la misère humaine. Ses collègues de travail lui avaient conseillé de se blinder, mais elle n'était pas d'accord. Elle éprouvait une compassion naturelle pour ces êtres cassés par la vie, mais elle avait fini par arrêter d'exercer à cause de Frank. Le bel anesthésiste l'avait charmée, conquise et demandée en mariage. Avec leurs deux salaires, ils pouvaient espérer une vie confortable, avoir des enfants, une belle maison. Frank était brillant et drôle. D'origine italienne, il était irrésistible et Cécile avait plongé, mais peu à peu elle avait découvert une autre facette de son mari. Il buvait, modérément au début, puis il l'avait frappée. Leur vie avait tourné au cauchemar. Comme leurs horaires de travail coïncidaient rarement, l'un dormait quand l'autre rentrait, épuisé. Ils n'étaient d'accord sur rien finalement, et Cécile s'était soigneusement protégée pour ne pas avoir d'enfant avec lui. Son instinct l'avait très vite alertée. Aujourd'hui, elle se disait qu'elle avait eu raison, car même si le divorce avait été orageux, aucun enfant n'avait pu servir de monnaie d'échange.

Lorsque le grand bloc de béton rectangulaire de l'hôpital apparaît devant Cécile, il lui fait toujours la même impression. Rien ne le distingue des autres immeubles qui l'entourent, sinon sa hauteur. Le parking des visiteurs est encore complet.

Comme les membres du corps médical ont une place réservée, les autres doivent se débrouiller. Cécile pense que Frank travaille toujours ici, mais ce n'est pas une certitude.

Cécile parcourt les couloirs et se dirige à l'étage des brûlés. Elle connaît bien tous les services et apparemment ils n'ont pas changé. L'infirmière de l'étage lui indique la chambre où se trouvent Mélina et Zifa.

« C'est grave mais pas trop, vu les circonstances. La mère est brûlée au dos et aux jambes surtout, mais ses jours ne sont pas en danger. Sa fille, c'est moins grave : les mains et les bras ont été touchés mais seulement superficiellement. Elle a dû sortir de la cabane plus rapidement que sa mère, c'est ce que les pompiers ont dit.

– Je peux les voir ? demande Cécile.

– Oui, mais uniquement derrière la vitre de la chambre stérile. Pendant quelques jours, c'est la règle pour éviter toute infection. »

Cécile connaît bien la procédure. À travers la paroi, elle voit Mélina et Zifa qui dorment. On a positionné Mélina sur le ventre. C'est nécessaire avec son dos brûlé et on ne voit pas son visage. Zifa est dans un lit juste à côté. Cécile s'inquiète d'un bandage que la petite fille a sur la tête.

« Vous aviez seulement parlé des mains !

– Il s'agit de petites blessures superficielles et il a fallu la raser. Dans quelques jours, on lui enlèvera le pansement et dans un mois les cheveux auront repoussé. »

Cécile retient son émotion. Sa première rencontre avec Mélina et sa fille, c'était il y a trois ans, quand Marie-Pierre lui avait fait découvrir le camp, et cette famille qui vivait un peu à l'écart. Elle lui avait expliqué que le camp était essentiellement composé de Roms qui s'entraidaient plus ou moins. Mais Mélina était bosniaque et ne parlait pas la même langue. Ils avaient besoin d'aide. Mélina faisait des ménages depuis

que Tarik, son mari, était mort d'une pneumonie lorsque Zifa avait trois ans. Heureusement, il restait Adémir. Le frère de Mélina avait un esprit très pratique. Non seulement il avait construit deux cabanes, pour que chacun ait son chez-soi, comme il disait, mais en plus il avait réussi à brancher un câble électrique sur un pylône qui se trouvait juste à côté. Le reste du camp avait de l'électricité grâce à un groupe électrogène vétuste qui empestait le gasoil mais qui était réservé à la communauté des Roms. Pas question d'en fournir à des étrangers. Adémir avait même trouvé une vieille télévision qui marchait plus ou moins bien avec une antenne bricolée sur le toit. Il connaissait parfaitement tout ce qui se rapportait à l'électricité. Malheureusement, sans papiers, il n'avait pas trouvé de travail correspondant à ses capacités, à part des petits boulots de nettoyage la nuit dans les centres commerciaux de la région payés au noir une bouchée de pain. Avec les ménages que faisait Mélina de temps en temps, ils avaient tout juste de quoi survivre. Cécile avait pris les choses en main. Même si à l'époque elle n'était plus assistante sociale, elle gardait beaucoup de contacts avec les mairies et les préfectures. Elle avait pu obtenir un permis de séjour provisoire pour Mélina et son frère, mais il allait bientôt falloir le renouveler, et ce n'était pas gagné. Le statut de réfugié leur avait été refusé puisque la guerre était finie en Yougoslavie. L'administration lui avait répondu qu'ils pouvaient retourner chez eux. Seulement, au bout de quinze ans, ils n'avaient plus rien, là-bas. Le seul point positif était que Zifa était née en France. La loi protège les enfants mineurs jusqu'à leur majorité. Cécile avait fait admettre Zifa à l'école primaire de Bry-sur-Marne. Dans un an, si tout allait bien, elle pourrait intégrer le collège.

Zifa a bougé dans son lit, Cécile l'observe espérant qu'elle se réveille, mais comme rien ne se produit, elle décide de

partir. Maintenant qu'elle les a vues, elle se sent rassurée. Elles ont failli mourir, et c'est peut-être leur instinct de survie qui les a sauvées. Cécile a appris avec l'expérience que les gens réagissent de façon différente devant l'adversité. Il y a ceux qui finissent par abandonner et attendent qu'on les prenne en charge et ceux qui décident de faire face. Mélina fait partie de la deuxième catégorie, Cécile a eu l'occasion de s'en rendre compte.

Elle se dirige vers la sortie avec l'intention de revenir le lendemain, mais elle voit Marie-Pierre qui arrive. Elle a l'air retournée et se plante devant Cécile. Elle reste silencieuse. Cécile la connaît bien. Il faut attendre qu'elle parle sans lui poser de questions. Marie-Pierre cherche toujours une façon directe de dire les choses importantes.

« Adémir est mort. »

Elle s'assoit sur une chaise en bois de la salle d'attente. Cécile vient à côté d'elle et lui prend le bras. Elle attend la suite. Marie-Pierre reprend.

« Il est mort dans l'incendie de sa cabane. J'étais là quand ils l'ont trouvé sous les décombres. Ils ne l'ont pas vu immédiatement parce que le lit était au-dessus de lui et n'avait pas brûlé entièrement. Pourquoi était-il sous le lit ? C'est bizarre. La police a demandé si quelqu'un reconnaissait le corps et je me suis approchée. Il n'y avait pas de doute, son visage était presque intact mais le reste du corps horriblement brûlé. »

Cécile ne dit rien, elle pense à Mélina qui vient de perdre son frère. Maintenant, elle n'a plus que Zifa, mais sans homme pour ramener un peu d'argent, pour rafistoler la cabane, pour la protéger, la vie va être encore un peu plus dure. Déjà, Cécile envisage des solutions dans sa tête. Que peut-elle faire pour Mélina quand elle sortira de l'hôpital ? Il va falloir lui trouver un logement. Quand Zifa pourra-t-elle retourner à l'école ?

Elle sourit en voyant qu'elle a toujours ses vieux réflexes. Avant, elle devait traiter des dizaines de cas sociaux par jour et c'était de l'abattage. Elle posait des rustines un peu partout et n'arrivait jamais à suivre quelqu'un sur le long terme. C'est ce qui avait fini par la dégoûter. Après son divorce, ne voulant plus croiser Frank, elle avait donné sa démission. Elle était fatiguée de tout et quand Marie-Pierre lui avait proposé un travail à l'hôpital Saint-Camille, elle avait accepté. Il s'agissait de recevoir les patients à l'accueil du service d'imagerie médicale ; un boulot tranquille avec des horaires fixes.

Marie-Pierre participe depuis de nombreuses années à la vie de l'hôpital et tout le monde la connaît. Elle n'a aucune fonction médicale particulière, mais en tant que catholique pratiquante au sein de la famille camillienne – un groupe religieux fondé au XVI^e siècle qui a pour vocation de s'occuper des malades –, elle fait partie de l'organisation de l'hôpital qui porte le nom du fondateur de l'ordre : Camille de Leilis. Cécile n'est ni croyante ni pratiquante mais elle a baigné depuis son enfance dans une atmosphère religieuse entretenue par sa mère, Denise. Les principes chrétiens devaient être respectés à la maison, mais sans extrémisme, ni dogmatisme. Simplement, on récitait le bénédicité à table, on fustigeait le mensonge et l'égoïsme, et on compatissait avec les pauvres.

Denise était la douceur même, voire la soumission, tandis que Marie-Pierre aurait voulu être un homme dans le genre de l'abbé Pierre. Cécile l'aime beaucoup. Elle sait que la foi de Marie-Pierre est authentique, sans bondieuseries. Elle dit ses quatre vérités à qui veut les entendre et fonce toujours quand elle repère une injustice.

« La police veut te voir, dit Marie-Pierre, enquête de routine. »

Elle connaît bien les policiers du coin. Elle s'est souvent opposée à eux lors des expulsions dans les camps des Roms. On la considère comme une emmerdeuse et cela la fait rire.